

os en temps
ans la chambre.
eur double»
attendre. Parfois
nner le temps.
rent à la surface.
Vieux Chagrin

Coeur double

Décembre 2005, numéro 42

POUR EN FINIR AVEC LES NAINS,
LES GÉANTS ET AUTRES VILS PERSONNAGES



Pour en finir avec les nains,
les géants et autres vils
personnages

CŒUR DOUBLE, numéro 42, décembre 2005
Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec) H2X 1X6

CŒUR DOUBLE est une publication du CANIF,
le Centre d'animation de français du cégep du
Vieux Montréal.
© Tous droits réservés.

Dépôt légal : mars 1991
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Éditique : Communications CVM (26257)
Impression : Reprographie CVM

Ce numéro de CŒUR DOUBLE est accessible sur
Internet : www.cvm.qc.ca

Renseignements :
le CANIF, (514) 982-3437, poste 2164

Illustration : Nicolas Vigneault, *Les 4 éléments* (fragment), 1994, collection Cégep du Vieux
Montréal.

Canif

LA F  **NDATION**
du cégep du Vieux Montréal

Dans *Yvain ou le Chevalier au lion*, le personnage de Gauvain s'absente du récit pour aller, nous dit-on, chercher la reine Guenièvre, disparue. Nature ayant horreur du vide (et nous aussi), les élèves du cours *Écriture et littérature* ont été chargés de reconstituer les faits et gestes du chevalier dans sa quête de l'épouse du roi Arthur. Si la rareté des informations disponibles sur cette période de la vie de Gauvain permettait à nos troubadours beaucoup d'invention, ils devaient cependant respecter ce qui constituait l'ordinaire de tout bon chevalier : d'impudentes demandes de service, de commodités magiques, de spectaculaires et sanguinolents combats contre de vils personnages aux intentions toujours malveillantes, de déchirants et laconiques adieux.

Les textes retenus ici ont en commun de rendre à la fois l'esprit et la lettre du style de Chrétien de Troyes, soit la rencontre d'Économie et d'Abondance dans la description du combat entre le Bien et le Mal.

En commandant une nouvelle série d'exploits pour le chevalier Gauvain, nous avons voulu faire comme les troubadours, qui prolongeaient le plaisir de l'auditoire par la multiplication un peu arbitraire des épisodes de leur récit, souhaitant par là repousser la fin de notre propre aventure dans la contrée du roi Arthur.

Catherine Brunet et Luc Bouchard
Professeurs

Christine Vallée-Vachon

Optimonde

Gauvain et les tisserands

Gauvain chevaucha pendant treize jours à travers la forêt, à la recherche de Guenièvre. Il ne sentit ni la faim ni la soif qui le tenaillaient et jamais sa fidèle monture ne se plaignit de la fatigue. Ensemble, ils galopèrent jusqu'à un étrange village, ceint de murailles et complètement isolé du reste du monde. Gauvain pensa qu'il pourrait s'y reposer et peut-être obtenir quelque précieux renseignement quant à l'endroit où se trouvait Guenièvre. À plusieurs reprises, il frappa à la porte du village. Une voix tonitruante finit par lui répondre : « Qui va là ? — Je suis le chevalier Gauvain, dit Gauvain ; je voyage depuis trois jours et je vous prie de m'accorder le gîte afin que je reprenne des forces pour continuer ma quête. » Gauvain entendit alors qu'on se consultait derrière la porte. Comment ? Se pouvait-il qu'on refuse de l'héberger ? Quelle terrible honte pour un chevalier de sa renommée ! Heureusement pour lui, la porte finit par s'ouvrir et Gauvain pénétra dans l'enceinte du village. Il fut alors fort surpris de voir que ses hôtes étaient des gnomes, vous savez, ces petits êtres trapus et disgracieux. Ils étaient une vingtaine à s'être massés devant la porte pour apercevoir le nouvel arrivant et vingt autres encore se joignirent à eux. La plupart étaient vêtus de bure et avaient le visage noirci par la cendre. Tous furent fort impressionnés par la grande taille et l'allure chevaleresque de Gauvain. C'est alors que le chef du village s'approcha de notre ami. À la différence des autres habitants, il portait de somptueux vêtements. Ils étaient cousus d'un fil si délicat et si blond qu'on eût dit les cheveux d'une déesse grecque. Gauvain descendit de cheval. Chacun se salua respectueusement, puis le chef déclara : « Messire, nous voulons bien vous accorder le gîte pour trois nuits consécutives, mais pas davantage, car un homme de votre qualité ne pourrait loger plus longtemps dans d'aussi modestes conditions sans nous causer de la honte. Soyez bien assuré, cependant, que votre venue nous procure une joie immense. — Vous n'aurez pas à me chasser de la sorte, répondit Gauvain, car je suis à la recherche de la reine Guenièvre, qui a été enlevée. Je crains qu'elle ne coure un grand péril et c'est pourquoi je ne pourrai rester plus d'une nuit. Je repartirai donc dès demain et votre honneur sera sauf. »

Satisfait de cette réponse, le chef conduisit son invité dans une petite chapelle, qui était très modeste mais qui plut fort à Gauvain. Puis, le soir venu, Gauvain s'endormit rapidement, sans pourtant que son enquête soit plus avancée : le chef ne savait pas où était détenue Guenièvre ; il n'avait même jamais entendu parler d'elle ! Durant la nuit, Gauvain fut réveillé par des pleurs de femme. Ils exprimaient une douleur intense et cela toucha le cœur de notre ami. Il décida donc d'aller voir qui sanglotait ainsi. Il se rendit à la haute tour située à l'extrémité du village, d'où semblaient provenir les plaintes, et gravit les marches qui menaient au sommet. À mesure qu'il montait, les pleurs se précisaient. Arrivé à une porte, il l'enfonça et déboucha dans une petite pièce sombre. Là était recluse la reine Guenièvre, qui se lamentait comme si elle était blessée à mort. Elle se tordait sur le sol et souffrait de convulsions. Son gracieux visage était tout inondé de larmes. Gauvain eut peine à reconnaître la reine, car ses beaux cheveux blonds avaient été rasés. Quand il la reconnut, cependant, une telle colère s'empara de lui que je ne pourrais la décrire ici. Il aurait certes hurlé comme un pécheur qui brûle en Enfer si la raison ne lui avait pas crié d'agir sur-le-champ. Il prit donc Guenièvre dans ses bras, car elle s'était évanouie, et la mena hors de sa prison. Il courut alors défier le chef de l'affronter en duel. Celui-ci accepta, quand il comprit que sa captive était la reine recherchée. Les cheveux de la dame lui servaient à confectionner ses riches habits. Debout l'un en face de l'autre, les deux adversaires attendirent l'aube pour se battre. Surexcités, tous les habitants se regroupèrent autour d'eux pour assister au combat. Gauvain porta alors le premier coup. Son opposant était très fort, malgré sa petite taille. Les deux hommes s'assommaient à qui mieux mieux et nourrissaient l'un envers l'autre une haine sans borne. Ils poussaient des cris guerriers et se frappaient si puissamment que chacun avait son armure toute cabossée. Finalement, Gauvain assena un coup particulièrement violent sur le heaume de son adversaire, ce qui le coupa en deux de la tête aux pieds. Le chef était vaincu. Les deux moitiés de son corps titubèrent quelques instants, puis s'écroulèrent, à dix mètres l'une de l'autre. Gauvain, en vainqueur,

prononça solennellement : « Mesdames et messieurs, j'ai triomphé de votre chef. Je me réserve donc le droit de lui prendre sa captive, qui est en réalité la reine Guenièvre, que je recherche depuis quatorze jours et quatorze nuits. Puisse le Seigneur vous pardonner d'être de l'espèce de ceux qui capturent de belles dames pour des frivolités. » Il fit monter Guenièvre sur son cheval et prit place derrière elle. Puis, ils détalèrent dans la nuit...

Clara Chartré

Conservatoire de musique

Gauvain et le troll

Gauvain était parti voilà deux jours à la recherche de la reine Guenièvre. Il n'avait rencontré jusque là aucune embûche sur son chemin et espérait mener à bien sa mission. La journée arrivait à sa fin et il était temps pour le preux chevalier de trouver logis sans quoi il passerait de nouveau la nuit à la belle étoile. À la rencontre d'un troll à la peau de couleur terreuse, grand comme trois hommes et dont l'aspect aurait rebuté n'importe lequel des plus vaillants hommes, monseigneur Gauvain fit montre de bien du courage en lui demandant l'hospitalité. Le personnage grotesque n'était pas dépourvu de malice, chose plutôt rare chez les créatures de son espèce, ce qui en faisait le chef de sa tribu. Cet être vil avait réussi, en mettant à feu et à sang un village, à prendre possession du château et s'y était installé. Monseigneur Gauvain, ne se doutant pas de ces méfaits, laissa son cheval au palefrenier. À l'instant même où il confiait ses armes à un serviteur de son hôte, celui-ci l'assaillit violemment. Impuissant, le chevalier se battit tout de même de belle manière, réussissant à force de violents coups de pied à déstabiliser son adversaire. Ce dernier avait blessé de manière déloyale Gauvain qui s'effondra sous le choc. La plaie béante était vilaine, et le preux perdit connaissance après avoir entendu ordonner le troll de l'enfermer au cachot. Quand il reprit ses esprits, la douleur qui l'assaillit fut si vive qu'elle lui coupa le souffle. Il aurait voulu hurler, mais ne parvint qu'à émettre un gémissement rauque. Comment pourrait-il délivrer la reine Guenièvre dans cet état ? Il sombra dans un sommeil agité.

À son réveil, une magnifique hirondelle était posée sur le rebord de l'étroite fenêtre. Monseigneur Gauvain crut avoir perdu la raison lorsqu'il l'entendit prononcer des paroles d'une voix mélodieuse. L'oiselle lui expliqua qu'elle lui avait apporté un breuvage très puissant préparé avec soin par la sorcière du village. Les villageois vivaient dans la terreur et étaient réduits à la condition d'esclaves par la tribu de barbares. Le chevalier but la potion au goût amer et une étrange chaleur l'emplit tout entier. Ses plaies cicatrisèrent, la douleur s'estompa et une énergie nouvelle finit de le réveiller complètement. L'hirondelle

était toujours là et Gauvain ne savait comment la remercier jusqu'à ce que sa bienfaitrice lui demande de vaincre le troll. Avant de s'envoler, elle l'informa qu'un geôlier passerait bientôt, peut-être pourrait-il alors s'échapper.

En effet, quelques instants plus tard, monseigneur Gauvain entendit des pas. Il s'était placé de côté, de manière à ce que son gardien ne puisse le voir. Il tenait à la main une roche pointue qu'il avait dénichée dans le lugubre cachot et l'enfonça dans la nuque du geôlier qui s'effondra d'un coup. Gauvain lui prit son épée et courut à travers le dédale des couloirs du château jusqu'à tomber face à face avec le troll lui-même et son armée. Monseigneur Gauvain fit tomber les soldats par dizaines, assenant des coups d'une force qui fendait en deux leur bouclier. Bientôt il ne resta plus que le roi. Commença alors un duel acharné, où aucun des deux ne semblait avoir l'avantage. Toutefois, Monseigneur Gauvain prit le dessus et assena un coup fatal au troll. Sous le choc, celui-ci s'affaissa, son sang jaillissant, des bouts de sa cervelle s'y mêlant. Après avoir récupéré son cheval, Monseigneur Gauvain fut acclamé par les villageois enfin libérés. Cependant, il ne put guère s'éterniser, il devait à tout prix accomplir sa mission et délivrer la reine Guenièvre avant que malheur ne lui arrive.

Karine Belleau-Béliveau

Arts plastiques

Gauvain et le chevalier aux épées

Lorsque l'aube éclaira la cour du roi, ce ne fut pas l'aube qu'on entendit, mais les cris perçants des servantes qui constataient la disparition de leur reine. Des gens du château accoururent et annoncèrent au roi qu'ils avaient vu un chevalier s'enfuir avec la reine Guenièvre. Tous pleuraient la reine, car sa bonté était aussi grande que son intelligence et sa beauté. Ce malheur était si grand que le roi demanda l'aide d'un des meilleurs chevaliers de la cour : monseigneur Gauvain.

Le roi était fou de laisser partir Gauvain à la poursuite du chevalier ravisseur, car Dieu sait quel malheur l'attendait dans cette dangereuse aventure. Seul son amour pouvait le sauver, car seul l'amour impossible d'un preux chevalier pouvait sauver une dame aussi gracieuse et inaccessible que la reine Guenièvre. Amour devenait sa quête : il donnait à Gauvain la force et le courage d'affronter les pires dangers.

Sans tarder, Gauvain partit sur les traces du chevalier ravisseur. Sur son chemin, il rencontrait des paysans qui lui donnaient les informations nécessaires pour retrouver sa bien-aimée. Ainsi, il apprit que le chevalier ravisseur était Maléagant. Jadis Maléagant était le chevalier le plus redoutable de la cour du roi Arthur. Il avait été chassé par le roi parce qu'il avait manqué à sa parole. Il savait que toute la cour allait souffrir s'il enlevait la reine, car celle-ci remplissait le cœur des hommes par son élégance et sa noblesse.

Gauvain et son cheval allaient à toute allure dans la direction qu'on lui avait donnée. Son cheval n'avait jamais été aussi vite. Il allait si vite qu'il s'éleva du sol et atteignit une vitesse que jamais personne auparavant n'avait crue possible. Amour avait fait croire à Gauvain l'impossible, ce qui rendait possibles tous ses désirs. Aussi vite que Dieu créa la terre, Gauvain et son cheval volant rattrapèrent Maléagant. En voyant Gauvain arriver, le vil chevalier arrêta sa course, projeta la belle Guenièvre au sol et provoqua Gauvain en duel. Gauvain

observait les deux épées que Maléagant tenait dans chaque main. Amour avait muté, il s'était transformé en Haine. Gauvain fonça sur le chevalier aux deux épées et lui donna un premier coup si puissant que son heaume vola en éclat. Le cœur de Maléagant battait si fort que Gauvain pouvait l'entendre s'affoler dans sa poitrine. Maléagant n'eut aucune chance, car Gauvain lui donna vite le coup de grâce : son épée avait pénétré la poitrine du chevalier.

Avec toute son élégance et sa grâce, Guenièvre se releva et alla embrasser celui qui l'avait sauvée. À ce moment-là, Amour fut exploité sous toutes ses formes. Guenièvre fut ramenée au roi et Gauvain, dont le cœur était rempli d'honneur, fut décoré et fêté par toute la cour d'Arthur.

Jasmine Desmarais

Céramique

Gauvain et les trois nains

Monseigneur Gauvain chevauchait depuis maintenant deux jours sans voir âme qui vive. Soudain, il aperçut au loin une vallée avec, au beau milieu, un petit château. À son approche, les habitants du château sortirent à l'entrée de la cour et le regardèrent avec un mélange d'inquiétude et d'espérance. Gauvain demanda à un palefrenier qui s'approchait : « Où donc sont tes maîtres, mon brave ? — Ils ne sauraient tarder, car je les entends. Monseigneur, ayez pitié d'eux, car la vie les a éprouvés. Ils ne savent plus à quel saint se vouer. — Quel mal les habite donc ? » demanda Gauvain. Sur ces entrefaites, le seigneur de la maison et sa femme apparurent et ce dernier lui dit : « Ô chevalier, qui que vous soyez, c'est Dieu qui vous envoie pour nous aider à étouffer l'insurmontable chagrin qui nous afflige. — Mais quel est votre mal ? — Notre fille Bérénice, la seule que nous ayons, est tombée, à la suite d'une promenade dans les bois, dans une mélancolie sans fin qui l'empêche de parler et de bouger. Nous lui avons dit de se méfier du bois à cause de l'infâme sorcière de la source. Elle guette son territoire et jette des sorts à tous ceux qui osent l'approcher. Aux hommes, elle envoie ses trois nains sanguinaires et aux femmes, elle jette un sort qui les fait entrer dans une mélancolie profonde dont seule l'eau de la source peut les délivrer. » Gauvain répondit : « Laissez-moi remplir votre cœur de joie en allant chercher cette eau pour votre fille. » Il partit au galop dans la direction du bois. Au bout d'une heure, il n'entendit plus les oiseaux chanter ni les feuilles bruissier. Il se doutait que quelque chose allait arriver. Soudain, trois nains apparurent. Le premier, la hache à la main, essaya de faire trébucher le cheval de Gauvain, mais celui-ci sauta à terre et, d'un coup d'épée, lui trancha l'épaule, qui se détacha de son corps. Le nain se tordit de douleur dans une mare de sang. Le second fit pivoter un boulet au bout d'une chaîne et frôla de peu le chevalier qui l'évita avec une agilité sans pareille. Comme le boulet alla se loger dans un arbre, Gauvain en profita pour tirer sur la chaîne et pour entourer la nuque du second nain qui se convulsa jusqu'à son dernier souffle. Le troisième prit ses jambes à son cou et s'enfuit. La sorcière sortit alors des arbres et dit : « Je vois, ô chevalier, que ta force et ta bravoure sont sans fin.

Tu as gagné, je connais ta cause et elle est juste. Mais dis à cette demoiselle que tu sers qu'à l'avenir, si je la revois dans mon bois, elle le paiera de sa vie. » Elle lui remit une fiole contenant l'antidote et il repartit. À son retour, le chevalier fut honoré durant trois jours avant de reprendre la route qui le mènerait à la cour de la reine Guenièvre.

Martine-Véronique L'Heureux

Regards sur la personne

Gauvain et l'elfe

Depuis plus d'un mois, monseigneur Gauvain cheminait à travers les monts et les bois à la recherche de la reine Guenièvre. Assurément, il avait outrepassé amplement les limites de la Bretagne. Sa quête semblait si interminable, qu'il commença à songer que ses pas le mèneraient, sous peu, à la limite de la surface terrestre. Dieu sait quel malheur l'attendrait au bout de cette contrée ! Un soir de ronde lune, il aperçut, non loin de lui, une petite forteresse d'ivoire. Gauvain tenta d'y obtenir un gîte.

Avant même d'atteindre le pont-levis du château, il discerna progressivement des braillements provenant du haut de la tour de guet. Les cris étaient si stridents que monseigneur Gauvain crut devenir sourd pendant un instant. Quand les criailles s'achevèrent enfin, il s'introduisit dans le château. Il découvrit une petite dame gisant sur le sol humide. Gauvain devint muet et s'approcha d'elle doucement. Après quelques moments de silence, il posa sa main sur la sienne et lui dit : « Ciel ! Madame ! Que le Seigneur vous épargne ce qui brouille votre cœur et qu'il me fasse part de votre malheur pour que je puisse devenir votre lueur ! » La jeune fille se leva lentement et tourna le dos à monseigneur Gauvain. Elle lui dit en chuchotant : « Monseigneur, pardonnez ma grossièreté, car mes yeux d'or ont été arrachés à mes orbites pour enrichir le vieil elfe de la montagne Pourpre. En l'absence de mes prunelles, les habitants de mon pays s'affaiblissent et meurent chaque jour par privation de ma pureté et de mon incroyable beauté. Veuillez vous porter à notre secours, et en échange, je vous couvrirai de richesses et d'atours ! J'ai la connaissance que vous possédez, en votre étui, l'épée de la dame du lac qui peut vaincre quiconque vous brave ! » Sans mot dire, monseigneur Gauvain prêta fidélité à la souveraine aux yeux d'or et entreprit la quête dès le petit matin.

Quand le soleil fut à son apogée, Gauvain escalada de peine et de misère la montagne Pourpre sur laquelle se réfugiait la maléfique créature. Après avoir sué toute l'eau de son corps, il croisa un écriteau : FAIS DEMI-TOUR !

RENONCE ENFIN ! SANS QUOI, LE DÉBUT REJOINDRAIT LA FIN ! SI TU NE RENONCES POINT, IL SERA TROP TARD : BIENVENUE CHEZ LE VIEIL ELFE DE LA MONTAGNE POURPRE !

Gauvain fit quelques pas et le vieil elfe surgit devant lui. Jamais il n'avait rencontré une créature aussi mal choyée par Dieu tant elle était hideuse et vieille. L'immonde créature s'élança sur Gauvain et lui arracha, de ses dents pourries, un morceau d'abdomen. Monseigneur Gauvain se tordit de douleur et ses boyaux commencèrent lentement à lui sortir du corps. Il sortit son épée magique et sectionna les bras de son ennemi en centaines de petits morceaux. Le vieil elfe le fixa avec les yeux d'or de la souveraine. Plus rapidement qu'un éclair, le courageux chevalier immobilisa le vieil elfe et lui creusa les globes pour s'emparer des précieux yeux. Le compagnon du Mal s'époumona et périt sous un dernier coup d'épée en plein cœur.

Victorieux, Gauvain, trempé de sang rouge et pourpre, atteignit, au soleil couchant, le château de la souveraine aux yeux d'or. La jeune fille se trouvait au pied de sa couche. Le chevalier lui tendit la main et posa une besace de velours rouge dans celle de la dame.

Gauvain n'avait jamais vu une jouvencelle plus belle que celle qui se trouvait maintenant complète devant lui. Ses yeux étaient plus brillants que les étoiles elles-mêmes. Elle était la beauté incarnée. La souveraine aux yeux d'or lui présenta un coffre rempli de bijoux et de parures de la haute noblesse et lui dit : « Prenez, chevalier, telle est votre récompense. Mille mercis ! » Le chevalier Gauvain, bon et généreux comme le roi Arthur, lui sourit : « Nul besoin de tant de présents, madame, car j'ai devant moi la plus belle gratification que je puisse avoir. Heureux je serai si vous me laissez adorer vos yeux quand bon me semblera. » À cette demande, la belle dame consentit et lui posa le plus doux des baisers sur le front. L'aurore venue, monseigneur Gauvain quitta le château d'ivoire pour repartir à la recherche de la reine Guenièvre.

Violette Létourneau

Questions internationales

Gauvain et les trolls

Alors que Gauvain avançait tranquillement dans la forêt, la nuit tombait peu à peu : il serait bientôt temps de s'arrêter, vu la fatigue grandissante de son cheval. Tout à coup, au loin, il aperçut un vieillard si petit qu'il l'aurait cru nain. Était-il possible que la Nature ait pu créer une si frêle et minuscule personne ? Et que pouvait faire ce vieillard dans cette sombre forêt ?

Allant à sa rencontre, le preux vit s'approcher du vieillard des centaines de trolls aussi puants et hideux que la nuit était noire. Son devoir de bon chrétien était bien évidemment de protéger la faible créature, il ne pouvait laisser le Mal s'attaquer à un vieillard. Ils plantaient leurs ongles et leurs canines acérées dans ses membres maigres, le faisant hurler de douleur et d'horreur à la vue du sang qui giclait. Les trolls se mirent alors à attaquer le cheval de Gauvain, ne pouvant atteindre le chevalier en raison de leur minuscule taille, incomparable même à celle du vieillard. Ils lui mordaient si férocelement les pattes que même Gauvain ne savait que faire pour les arrêter. C'est alors qu'apparurent les Oiseaux de la Forêt, créatures aussi magnifiques que mystérieuses. Leur pouvoir servait le Bien dans les situations les plus difficiles. Leurs ailes multicolores se déployaient à travers le ciel d'encre, et répandaient une poudre magique. Ces étincelles d'or tombèrent sur le cheval de Gauvain et des ailes multicolores pareilles à celles des Oiseaux de la Forêt permirent au cheval de voler. Il put alors secouer ses pattes pour se débarrasser des créatures maléfiques qui le faisaient souffrir. Au même moment, Gauvain put utiliser son épée pour leur trancher la tête. Le sang de ces bêtes n'avait rien d'humain, il était d'une couleur froide, presque bleue. Il avait souillé l'épée de Gauvain, mais aussi son cheval, le sol et les arbres.

Lorsque le preux eut éliminé tous les trolls, le vieillard vint à sa rencontre et le remercia mille fois pour son courage. Pour lui prouver son immense reconnaissance, il lui fit cadeau d'une cape magique. Il n'aurait qu'à la porter quand bon lui semblerait, et il disparaîtrait en coup de vent. Cette cape d'invisibilité était aussi étincelante qu'un coffre rempli d'or. Gauvain la prit et partit fièrement et dignement à travers les arbres tordus, laissant derrière lui un vieillard heureux et soulagé.

Christine Hill

Histoire et civilisation

Gauvain et le dragon

Sire Gauvain, sur son fidèle destrier, chevauchait par monts et par vaux pour aller quérir sa douce Guenièvre. Il passa par de luxuriantes forêts parsemées de clairières où le soleil laissait resplendir son éclat, réchauffant les brins d'herbe verdoyants du sol. Voilà que soudain, de son ouïe particulièrement fine, il entendit les pleurs désespérés d'une jeune femme. Il immobilisa son cheval en retenant brusquement ses rênes. Gauvain mit pied à terre et scruta les environs, tentant de trouver la source de ces pleurs. À quelques mètres de là, dans une minuscule clairière, il entendit les bêlements craintifs d'un troupeau et s'en approcha doucement.

C'est alors que Gauvain vit, accroupie au pied d'un grand chêne, une jolie bergère, sanglotant de tout son frêle corps. Il s'approcha d'elle et dit d'une voix claire et douce : « — Qu'avez-vous donc, ma chère amie ? Que peut vous causer un si grand chagrin ? — Ô vaillant chevalier, mon cœur se désole, car un énorme dragon a emporté ma brebis favorite. Depuis trois semaines, il ne cesse de me tourmenter et m'enlève chaque deux jours une chèvre, un mouton ou une brebis sans défense. — Dites-moi, mademoiselle, votre prénom et j'irai pour vous tenailler cette affreuse créature qui vous enlève vos précieux bestiaux ! — Je m'appelle Anne, Anne de Painchaud, et je vous serais infiniment reconnaissante si vous alliez de ce pas me faire vengeance auprès de cet infâme monstre ! — J'y vais, demoiselle Anne, et je reviendrai vous apporter sa tête. — Que Dieu vous garde ! »

À ces mots, Gauvain enfourcha son cheval et partit au galop vers la montagne aux trois ruisseaux. Arrivé au pied de celle-ci, il attela son destrier à l'arbre le plus près, puis grimpa seul jusqu'à l'ancre du dragon. Debout devant l'entrée de la grotte se tenait à l'écart une petite fée qui, en voyant Gauvain, lui dit ceci : « — Sache, ô homme de foi, qu'affronter cette bête ne te sera guère aisé ! Il est redoutable, beaucoup plus que tu ne le croiras en le voyant. Va ! Prends cette poudre de sang de dragon et lorsqu'il se trouvera devant toi, souffle-en une pincée dans sa direction. — C'est avec sincérité que je vous remercie, bonne fée. »

Gauvain franchit donc l'entrée de la grotte, le cœur tambourinant d'excitation dans sa forte poitrine. Tout était sombre, il n'y voyait goutte. Soudainement, un brasier s'enflamma et fit tressaillir Gauvain de surprise. À deux pas de lui, un dragon miniature ouvrit ses ailes. Gauvain s'exclama alors : « — Ah ! Que tu es petit pour dévorer des bestiaux qui font deux fois ta taille ! Attends voir que je te pourfende de mon épée ! »

C'est alors que le dragon se mit à grandir et à grandir, tant et si bien qu'il était devenu quatre fois plus grand que Gauvain lui-même ! Se souvenant de la poudre qu'il avait dans la poche, Gauvain en souffla une pincée sur le dragon gargantuesque. Immédiatement, il se figea, comme s'il avait été pris par un gel soudain. Gauvain put alors lui trancher la tête et la mettre dans un sac qu'il avait à la ceinture.

De retour auprès de la jeune bergère, Gauvain déposa, comme promis, à ses pieds, la tête de l'infâme dragon. Anne, pour le remercier, lui baisa la joue et lui offrit son meilleur fromage de chèvre. Elle lui garantit aussi, avec son plus délicat sourire, qu'elle le recommanderait à Dieu dans ses prières.

Après lui avoir baisé la main, Gauvain remonta en selle et partit vers le lointain, retrouver la belle Guenièvre.

Rachel Vanier

Questions internationales

Gauvain et Gredule le Crotale

Quelques heures seulement après avoir été informé, par le roi Arthur, du sort malheureux de Guenièvre, le preux Gauvain était déjà parti à sa rescousse, chevauchant à vive allure les verdoyantes plaines du pays de Galles. Rien n'aurait pu empêcher sa course effrénée. Ni la pluie, ni l'ouragan ne l'aurait ralenti tant son courage était grand.

Une semaine auparavant, Guenièvre, en visite chez sa sœur Aniela, dans un royaume voisin nommé l'Huponie, se promenait en compagnie de sa cadette dans le petit boisé lorsque surgirent des buissons des bandits barbares et cruels. Ils s'emparèrent de Guenièvre alors que la sœur de celle-ci prit ses jambes à son cou et alla chercher du secours au château. Des chevaliers de l'époux d'Aniela, le célèbre roi Odrec le Bref, furent envoyés pour sauver la belle et ratissèrent, en vain, le boisé et les alentours du château. La malheureuse Guenièvre fut amenée très loin du royaume de l'Huponie par les bandits, à plusieurs heures à dos de géant. Quelques jours plus tard, alors qu'elle se réveillait pour la première fois depuis qu'elle avait été attaquée (le choc que lui avaient causé les méchants ravisseurs l'avait fait tomber dans les pommes pendant plusieurs jours), elle fut interrogée par les truands qui l'avaient malmenée et ils réalisèrent qu'ils avaient enlevé la mauvaise princesse. Ils s'étaient en effet trompés de royaume. Ils la laissèrent seule et désespérée au pied d'un arbre. Elle pleura pendant plusieurs jours. Ses yeux déversèrent tant de larmes qu'elle créa un nouveau fleuve. La fée protectrice de la forêt, voulant voir cet extraordinaire phénomène qui avait transfiguré son domaine, apparut devant la belle larmoyante, qui lui raconta son récit. La fée, touchée, décida d'informer la cour du roi Arthur pour qu'il envoie un courageux chevalier à sa rescousse. C'est alors que le roi de Cornouailles envoya son chevalier le plus hardi, monseigneur Gauvain.

Dirigé par la bonne fée, Gauvain arriva à l'arbre abritant la pauvre épouse de son roi. Malheureusement, pendant que la bonne fée était partie au pays de

Galles, Guenièvre fut mordue par un perfide serpent. La bonne magicienne lui apprit que le seul moyen pour que la pauvre, à nouveau évanouie, recouvre la santé, était qu'il lui joue une chanson avec la guitare du célèbre Gredule le Crotale, qui se cachait sur le Mont des Pierres roulantes, tout près d'où ils se trouvaient. De plus, elle lui demanda de lui rapporter le pic qu'utilisait le géant, car c'était l'élément manquant à la potion qui guérirait sa biche préférée. Il accepta, prit Guenièvre dans ses bras, puis partit en direction du repaire du musicien, sur le dos de son noble destrier.

Au pied de la montagne, il aperçut rapidement la demeure du monstre à la langue de crotale. L'odeur émanant de sa grotte était d'une telle pestilence qu'aucun animal n'osait s'en approcher à l'exception des serpents venimeux. Guenièvre sur son dos, il escalada la montagne jusqu'au lieu de résidence de l'affreux Gredule. À peine avait-il mis les pieds dans cet endroit qu'il fut attaqué par ce prodige de laideur. Gauvain hésitait à le regarder tant la figure du monstre le repoussait. Il reprit son courage, évita les coups de guitare administrés par son adversaire. Il sortit sa vigoureuse épée de son fourreau, visa la main droite de Gredule qu'il coupa d'un geste agile, répéta la tactique, puis coupa sa main gauche. Démuni de ses membres supérieurs, le géant à la langue fourchue s'enfuit en courant, trébucha sur une pierre dégringolant de la montagne, en tomba, puis mourut, la tête fracassée. Alors, Gauvain, musicien à ses heures sous le pseudonyme de sir Paul, prit l'énorme guitare, gratta quelques accords et composa une magnifique chanson qu'il intitula Le Bois norvégien, en l'honneur du boisé de la bonne et noble fée qui l'avait aidé dans sa quête. La jolie dame s'éveilla dès les premiers sons de la guitare de Gauvain et se mit à crier, comme le faisaient toutes les admiratrices de sir Paul lorsqu'il démontrait ses talents en spectacle. La reine guérie, Gauvain sauta sur le dos de son cheval, la guitare sur le dos, repartit rapidement vers le pays de Cornouailles. En chemin, il alla offrir le pic, qu'il n'avait évidemment pas oublié, à la bonne fée, qui put guérir sa biche. D'un coup de baguette magique, elle transporta Guenièvre et Gauvain tout droit au royaume du roi Arthur.

Thinh Nguyen Ngoc

Histoire et civilisation

Gauvain et la dame au dragon

À peine les paroles d'au revoir prononcées que messire Gauvain quitta le chevalier de la charrette. Il poursuivit son chemin vers le Pont-sous-les-eaux. Quelques heures eurent le temps de s'écouler avant qu'il ne rencontre une demoiselle. Celle-ci était si belle que le simple fait de se trouver en sa présence suffirait à raccourcir ma vie. À ses côtés, la reine aurait l'air d'une simple paysanne. Messire Gauvain la salua et lui demanda la raison de sa présence dans ces lieux. Elle lui répondit d'une douce voix semblable au chant des hirondelles :

— Messire, sur ce lieu je me tiens,
Espérant avec toute la chance du monde,
Que de cet horizon,
Vaillant chevalier viendrait.

— Ô gente dame,
Avez-vous besoin d'aide ?
Car de votre âme,
Me parviennent, des cris de détresse.
Vaillant, je ne peux point me qualifier,
Mais secours, volontiers, je vous porterai.

D'un air désespéré, elle lui dit alors :

— Si vous êtes l'espoir que le bon Dieu m'envoie,
Volontiers, à vos oreilles, mon drame, je conterais,
Mais au contraire, si c'est dame Hasard qui vous envoie,
En nul cas, dans le danger, je ne vous entraînerai.
Alors dites-moi, chevalier valeureux,
Êtes-vous l'envoyé de Dieu ?

Messire Gauvain répondit aussitôt :

— Si je me retrouve ici,
C'est que le Seigneur tout-puissant en a décidé ainsi
Car tous les événements, aussi petits soient-ils,
N'arrivent que par sa volonté.
Alors racontez-moi votre histoire,
Ainsi que vos malheurs,
Et si cela est en mon pouvoir,
Vous aider ferait mon bonheur.
Car voyez-vous, cette mélancolique tristesse
Qui de votre visage a fait son domaine,
Me révèle votre détresse.
Je ne peux qu'être peiné
De voir un si bel être déprimé.

La dame révéla que son mari, le chevalier Gérard, était prisonnier d'un terrible dragon cracheur de feu. Il le gardait dans sa caverne à une journée de marche de là où ils se trouvaient. Pris de pitié pour elle, monseigneur Gauvain décida de l'aider. Elle lui indiqua le chemin et lui donna un écu capable de renvoyer le feu. Il se mit aussitôt en route vers la grotte. Il y alla à une telle vitesse que Gauvain arriva devant la caverne avant la tombée de la nuit. Il y entra avec prudence à cause de la noirceur quasi ténébreuse. Par chance, le dragon était prisonnier d'un profond sommeil. Il se mit rapidement à la recherche de l'amant. Malheureusement, tout ce qu'il trouva n'était qu'écu éclaté et épée fracassée. Messire Gauvain comprit que le pauvre chevalier s'était fait dévorer par ce monstre. Une grande tristesse monta en lui, non pour le malheureux « gibier », mais pour la demoiselle. Si jamais elle apprenait que Mort avait élu son mari, nul ne saurait la douleur qu'elle éprouverait. Aussi bien lui couper la poitrine et arracher son cœur comme la tête d'une vulgaire volaille plutôt que

de lui annoncer cette sombre nouvelle. Pris de colère à ces pensées, messire Gauvain planta l'écu devant l'énorme gueule du dragon. D'un coup de sa claymore, il trancha la queue de celui-ci comme du beurre. Prise de panique, la bête cracha de plus belle. Un feu rayonnant comme mille soleils émergea de sa gueule. Reflété par l'écu, le feu infernal rôtit le démon comme un poulet. Monseigneur Gauvain ramena une dent avec lui, car c'est tout ce qu'il était capable de transporter. À peine arrivé, Gauvain raconta la terrible nouvelle à la dame. Elle hurla alors sa rage à Mort et se lamenta à Amour :

— Amour, infâme Amour,
Toi qui n'as point hésité,
À la traîtresse Mort,
À t'allier,
Pourquoi l'as-tu aidé,
Toi, enfant de Bien ?
N'es-tu pas sensé être frère de Pitié,
Et non ami de Martyre ?
Je n'ai point la force ni le courage de te maudire,
Mais sache que plus jamais,
Confiance et Loyauté
Ne te seront accordées.

Après s'être calmée, elle remercia le chevalier et le recommanda à Dieu. Gauvain fit pareil et la quitta pour aller accomplir sa mission véritable.

Catherine Mayer
Communication

Gauvain et le fiancé

Gauvain, fidèle chevalier du roi Arthur, parcourt depuis trois mois montagnes et vallées. Il est à la recherche de Guenièvre, enlevée par un félon. Ce matin, il sent sa vaillance flancher. Il a perdu son chemin. Honteux de sa personne, il s'assoit quelques instants sur une souche. Soudain, des sanglots parviennent à ses oreilles. Ces pleurs sont si insistants, si déchirants, que le chevalier se signe une centaine de fois. Avec une nouvelle détermination – je vous apprends peut-être que les preux chevaliers ne peuvent résister à une mission – Gauvain enfourche sa monture.

Il atteint rapidement une grotte, d'où proviennent les cris. Le spectacle qui s'offre à lui est désolant. Recroquevillée sur le sol humide de la caverne se trouve la plus belle des demoiselles que Nature ait jamais créée. Elle se déchire la peau des poignets avec les dents, tentant de mettre fin à ses jours. De temps à autre, elle arrache ses longs cheveux dorés en poussant des hurlements perçants. Sa peine, dont j'espère que vous connaîtrez bientôt la cause, l'a fait sombrer dans la folie.

Gauvain lui agrippe les mains et l'implore. « Dites-moi pourquoi vous cherchez à vous jeter dans les bras de la Mort. — Sire, il serait impardonnable de vous accabler de mon malheur. Sachez simplement que la Mort m'inquiète peu comparativement à la vie qui m'est désormais réservée. — Je vous supplie de partager avec moi votre chagrin et je vous assure de ne jamais vous en tenir rigueur. — Votre insistance me touche profondément, c'est pourquoi j'accepte de vous raconter mon histoire. Il y a dix ans, un troll me ravit à ma famille, avec l'intention de m'épouser. Je n'étais qu'une enfant à l'époque, aussi mon père le pria d'attendre avant de le faire. Le troll lui accorda un délai de dix ans, pendant lequel il acceptait d'affronter quiconque mon père jugerait capable de me libérer. Aucun chevalier n'a eu le courage de combattre le troll. Ce soir marquera le dernier jour de la dixième année. » Après avoir prononcé ces mots, la captive perd à nouveau l'esprit. Elle se cogne fortement la tête contre la paroi rocheuse de la grotte, tant son désespoir est vif.

Ce vacarme alerte le troll, qui surgit de la pénombre. Gauvain est subjugué par la laideur de la bête. Moi-même je n'ai jamais été exposé à une créature aussi grotesque ! Promptement, il retire son épée de son fourreau et engage le combat. Le troll, bien que surpris par ce chevalier qui s'annonce quelques heures avant l'échéance, ne se laisse pas malmener pour autant. Il assène un dur coup sur le heaume de Gauvain. Celui-ci perd l'équilibre quelques instants, mais retrouve vite son aplomb. Profitant de la taille du troll, il roule agilement sous ses jambes et se retrouve derrière lui. Il saisit alors son épée à deux mains et l'enfonce vigoureusement entre les omoplates du monstre. Le troll, désarçonné, se retourne lentement vers Gauvain. Il tente de le frapper, mais la mort le surprend avant que le coup ne soit porté. Le colosse s'écroule, la tête la première.

Ne perdant point de temps, Gauvain s'affaire autour de la demoiselle. Elle est quasiment arrivée au bout de son sang alors il l'enveloppe avec les vêtements du troll. La retenant comme un enfant, il enfourche son cheval et suit le chemin que lui pointe mollement la blessée. Ils atteignent enfin le chemin le château de son enfance. Ses cris de joie alertent la cour, qui se rassemble autour d'elle. Le chevalier est lui-même reçu avec allégresse. Le seigneur s'avance vers lui et l'incite à profiter de son hospitalité. Gauvain refuse humblement. « Seigneur, ma quête première, celle de sauver la reine Guenièvre, n'est toujours pas accomplie. Mon devoir est ailleurs. — Par ma foi, c'est donc vous le preux chevalier chargé de retrouver la reine ? Je vous recommande mille fois à Dieu, mais ce n'est guère assez comparativement à votre service. » Il remet à Gauvain une boucle des cheveux blonds de sa fille, en lui promettant que cette frissette lui fournira de la lumière quand le besoin s'en fera sentir.

Le fidèle chevalier du roi Arthur, je vous l'avais bien signifié au début du récit, repart aussitôt. Sa bonne réputation le suivra où qu'il aille, pour ne pas dire qu'elle le devancera.

Jonathan Cloutier

Histoire et civilisation

Gauvain et les viscères baladeurs

Alors que la forêt semblait s'éclaircir, une coulée de pleurs vint à l'oreille de Monseigneur Gauvain. Sans tarder, il éperonna son cheval et le dirigea vers la source de ces gémissements assourdissants. Alors que son regard balayait le paysage, un profond sanglot lui fit baisser les yeux entre les pattes de son fidèle destrier. Se cachait là un petit homme, assis sur une pierre, les vêtements trempés de chagrin. Du haut de sa monture, Gauvain regarda ce maigre personnage qui ressemblait plus à une chouette qu'à un homme et lui adressa ces quelques mots : « Qui es-tu, chétive créature, et pourquoi sembles-tu si triste ? — Je me nomme Ferdinand, noble chevalier, et le chagrin qui m'afflige ne me paraît que trop peu important pour une personne autre que moi. — Parle donc créature enchantée, car tu sauras que nulle peine vilaine ne doit demeurer vaine. — Bien Monseigneur. Au-delà de la rivière se trouve une petite terre servant de demeure à un chevalier hors pair qui, depuis l'hiver tient prisonnières quatre nabotes, toutes, pour moi, très chères. »

Sur ce, Gauvain prit la direction de la rivière et y trouva un gué qu'il passa sans difficulté. Il vit alors, comme le lui avait indiqué le nabot, un chevalier au sommet de la colline. Ce vil cavalier, qui s'y connaissait en insulte équestre, ne tarda pas à se manifester : « Que viens-tu faire ici chevalier, monté ainsi sur cette haridelle, cette pauvre bique, penses-tu m'effrayer ? — Toute insulte proférée à mon cheval sera vengée, car toi, perfide adversaire, sauras que moi, Gauvain de mon prénom, viens délivrer de ton joug tes chétives captives. Peut-être t'appelles-t-on preux chevalier, mais tu me sembles davantage belliqueux. »

Les paroles échangées, les deux chevaliers posèrent leurs lances contre le feutre de leurs selles et d'un commun accord s'élançèrent l'un contre l'autre. Au premier accrochage, leurs lances résistèrent, mais Gauvain sut faire traverser la sienne de bord en bord du corps du belliqueux chevalier. Un quelconque viscère pendouillait à l'autre bout de la pique alors que le sang chaud s'éten-

dait maintenant sur le riche bliaud. Contrarié de perdre ainsi un viscère, le blessé chevalier s'empressa de charger notre bon Monseigneur Gauvain de sa lance toujours intacte. De son côté, Gauvain dégaina son épée et lui fit faire un gracieux moulinet. Suite à ce second choc, l'écu fit dévier la lance et le coup de l'épée de Gauvain fut si violent que le corps du chevalier se fendit jusqu'aux hanches. C'est ainsi que le coursier prit la fuite, avec sur son dos deux battants de chairs flottants au vent, emprisonnés dans un haubert souillé de sang noir.

Le travail ainsi accompli, Gauvain s'en alla délivrer les quatre nabotes qui étaient suspendues à la branche d'un chêne. Jamais il ne fut autant remercié pour un service rendu. Il prit ainsi le chemin du levant, sachant bien que cinq nabots très heureux se baladaient dans la plaine dorée.

Marie-Ève Sauriol-Hivon
Optimonde

Gauvain et l'ogre

Gauvain, noble de cœur comme de sang, était sans doute l'un des plus fiers chevaliers de Bretagne en cette sombre époque. Que Dieu m'emporte si je mens, mais jamais je n'ai vu dans le royaume un chrétien avec tant de Courage, d'Astuce, de Sagesse et de Force. Ces qualités, qu'il possédait en grande quantité puisque c'est Dieu qui les lui avait données, s'alliaient pour faire de lui un homme bon et respecté de tous. Force s'incarnait en lui comme elle prend possession de la mer lors des tempêtes ; Astuce lui murmurait des stratagèmes plus ingénieux encore que le cheval de Troie ; Courage le guidait depuis sa tendre enfance et Sagesse permettait de conjuguer tout cela pour faire un fort beau résultat. Il est donc tout naturel, je crois, que le bon roi Arthur l'ait désigné pour aller sauver dame Guenièvre de ses impies agresseurs.

Le vent fouettait ses cheveux tant il galopait vite. Il lui pressait de retrouver la reine pour retrouver l'honneur de sa contrée. Il ne s'était pas arrêté, ni pour manger ni pour dormir, depuis deux jours et deux nuits. Il chevauchait dans le sombre soleil matinal sans faiblir, même si ses muscles étaient lourds et que le froid lui grugeait les os. Dans la vallée où il s'avançait sans jamais ralentir la cadence, une odeur de putréfaction envahissait la douceur de l'aube. Un bruit plus puissant que celui d'une cavalerie à la charge faisait trembler le sol et énervait son cheval. Il se signa trois fois avant d'aller voir cette étrange manifestation de plus près. Ce qu'il vit dépassait en laideur et en monstruosité tout ce qui lui avait été donné de voir dans sa vie. Couché sur le dos, un ogre puant et vert ronflait dans son sommeil. Son visage était infesté de gales et de verrues, et du poil couvrait son cou et ses épaules. Son corps était bossu et pointu à la fois, et il ne portait, en guise de vêtement, qu'une peau de chèvre autour de la taille.

Au son des pas de Gauvain, la bête s'éveilla. Elle se remit sur pied, bien décidée à faire payer à cet intrus son réveil inopportun. Elle prit le visage de Gauvain d'une seule main, lui broyant quelques os au passage et le jeta au

sol. Gauvain fut, pendant quelques instants, aveugle. Quand il eut retrouvé ses sens, il prit son épée et embrocha çà et là l'abdomen de la bête. Criant et hurlant, l'ogre saisit Gauvain et l'étrangla de ses bras énormes jusqu'à ce que le souffle ait quitté notre chevalier. Gauvain sentait ses forces diminuer et il croyait bien qu'il allait mourir. C'est alors qu'une fée ailée, haute comme un dé à coudre, usa de magie pour projeter le vilain bien loin de sa victime. Profitant de l'étourdissement de la bête, Gauvain et la fée lui chantèrent une berceuse. Elle s'endormit avant la fin du couplet. Gauvain remercia la fée, qui s'envola vers d'autres aventures sans même lui dire son nom.

Il enfourcha sa monture et repartit vers son destin. Il devait ramener dame Guenièvre et sauver l'honneur de sa patrie. Il l'avait promis à son roi. Il ne pouvait pas faillir.

Victor Fournelle-Blain

Conservatoire de musique

Gauvain et le nain

Dans le superbe château de Barenton qu'il venait de conquérir par sa victoire contre le gardien de la fontaine, le preux chevalier Yvain tenait une fête somptueuse où étaient invités le roi Arthur, sa dame et sa suite. La joie était à son comble et chacun s'amusait vraiment. Le noble Gauvain, un chevalier de la cour du roi Arthur dont la courtoisie et la prouesse n'avaient d'égal que celles d'Yvain, remarqua pourtant une dame qui semblait fort malaisée. Elle ne souriait pas, mais elle pleurait plutôt et ses mains se tordaient de douleur. Gauvain en fut très touché, à mon avis, car il aborda aussitôt la dame. « Ma dame, pourquoi êtes-vous si triste, pendant une fête si gaie ? — Ma famille est retenue prisonnière dans son château à quelques lieues à peine d'ici. Un nain y a jeté un sortilège. Quiconque entre dans ce château perd toute volonté et se met à obéir aux ordres du nain. Je suis la seule à avoir pu échapper à ce triste sort, et c'est grâce à un talisman qui protège de la magie celui qui le porte. Seul un très preux chevalier pourrait arriver à libérer ces gens, car il faut affronter un géant avant d'entrer dans le château. Le seigneur qui régnait ici avant la venue d'Yvain avait prêté serment pour accomplir cette besogne, mais monseigneur Yvain l'a vaincu en duel avant qu'il ne le fasse. Malheureusement, monseigneur Yvain est trop occupé à ses tournois pour le faire. Nos meilleurs chevaliers ont essayé, mais nul n'est revenu. De plus, on m'a dit que monseigneur Gauvain, le seul chevalier, excepté Yvain, que je crois capable de cette tâche, est parti en pays lointain, alors j'ai perdu tout espoir. — Ma dame, Gauvain est revenu et il s'engage à faire tout en son possible pour libérer votre famille, car je suis Gauvain. — Dieu soit loué, il a fait renaître mon espoir en vous ramenant ici. Je vous en suis infiniment reconnaissante. »

Dès l'aube du lendemain, après que la dame ait donné son talisman à Gauvain et qu'ils se soient recommandés à Dieu, Gauvain s'arma et partit. Il eût tôt fait d'arriver au château dont la dame lui avait parlé. Un nain d'une laideur inimaginable, à un tel point que Dieu lui-même n'eut pu imaginer une créature plus laide, l'accueillit du haut de son rempart par ces paroles : « Tiens donc,

voilà un autre chevalier qui a eu la folle idée de libérer ces gens que j'ai rendus fous au point qu'ils me servent docilement. Vous n'auriez pas pu imaginer de projet plus insensé, car si mon frère ne vous tue pas en combat rapproché, mon sort aura raison de vous et vous vous joindrez à mes esclaves. — Pour servir une créature aussi vile et félonne que vous, ces gens doivent être en effet dépourvus de raison, dit Gauvain, très intelligemment. Votre frère ne m'inspire pas plus de crainte que votre magie. »

Avant même que Gauvain eut terminé sa phrase, un géant traversa la porte du château en se penchant. Il était d'une laideur si peu commune que le chevalier reconnut immédiatement que ce géant était le frère du nain. Mais il n'eut pas beaucoup de temps pour y penser, car le géant se rua sur lui. Il avait un avantage évident, car il était aussi grand que Gauvain monté sur son cheval. Celui-ci tint bien sa lance et frappa le milieu du poitrail dénudé et poilu du géant, mais sa peau était si dure que la lance se fendit comme une brindille. Le géant se mit alors à frapper Gauvain si violemment que l'écu de celui-ci ne lui fut bientôt plus d'aucune utilité. Gauvain remarqua alors que la peau du géant semblait beaucoup moins dure au cou qu'à la poitrine. Mais le géant était si confiant en sa force et en la crainte qu'il inspirait à son adversaire qu'il ne prêtait guère attention à sa défense. Il était même très peu vigilant. Gauvain dégaina alors son épée et avant même que le géant puisse réagir, il lui assena un coup si violent du tranchant de l'épée sur la gorge qu'il lui détacha plus qu'à moitié la tête des épaules. Le géant mourut sur le coup et s'écroula dans un bruit de tonnerre. « Maudit sois-tu, cria le nain, qui avait assisté au combat du haut de son rempart. Tuer mon frère ne suffit pas à libérer les esclaves. Pour le faire, il faudrait que tu me tues aussi, mais si tu entres dans le château, tu deviendras fou à ton tour. — Soit, dit Gauvain »

Il s'élança dans le château sous les ricanements du nain, qui ne savait évidemment pas que Gauvain était protégé de son sortilège par un talisman.

Aussi, lorsque Gauvain trouva le nain, celui-ci fut fort surpris de constater que Gauvain avait encore toute sa raison et celui-ci en profita pour lui porter un coup d'épée qui lui transperça de part en part la poitrine. Des gens, fort mal habillés, portant des chemises usées au point où elles feraient de piètres guenilles, se mirent aussitôt à sortir des pièces du château dans la confusion la plus totale. En effet, ils se demandaient bien comment ils avaient pu servir une créature aussi laide et vile que ce nain. Gauvain leur expliqua tout ce qui s'était passé. Leur gratitude fut alors si grande qu'ils organisèrent en son honneur une fête qui dura plus d'une semaine et qui dépassa en grandeur celle par laquelle j'ai commencé ce récit.